— Et moi je l'aurais eu, répliqua l'autre ; je l'aurais eu si le maître m'avait aimé. Le sacrifice est-il donc si grand ? Que l'étranger me cède sa place, et, à sa honte, j'accepte encore."

Ils se turent. Zacatl reprit lentement le chemin de l'habitation, puis en route il réfléchit sur ce qu'il avait entendu, et commençait à s'étonner que les soins qu'il donnait au vieillard excitassent tant de surprise. Cependant il trouvait injuste celui-là qui semblait lui refuser son estime et se croyait digne de rivaliser avec lui en dévouement. Il voulait le forcer à l'admiration, et cherchant à s'abuser lui-même, il tentait de se persuader que, dans le rôle qu'il jouait auprès du vieillard, l'intérêt et l'ambition n'étaient que secondaires. Il se rappelait les bontés de son maître, l'amitié dont il l'honorait, et s'efforçait de s'attacher en songeant à sa mort prochaine ; mais ce mot le ramenait à la réalité, et il s'inquiétait de ce que le mourant n'avait point encore manifesté ses dernières volontés et désigné son successeur.

Aussi ce fut avec une émotion bien vive qu'en rentrant dans la salle occupée par le malade, il y vit tous les serviteurs de la maison et les principaux vassaux assemblés, et qu'il s'aperçut qu'à son approche tout s'agitait et murmurait comme de joie et de respect. Les visages avaient un air de solennité qui l'affermait encore dans sa croyance. Le vieillard sans doute avait parlé, on connaissait l'héritier de tant de biens. Que ne dut-il pas éprouver lorsque Rhaomazi le désignant du geste dit, d'une voix entrecoupée, mais distincte encore : "Le

voici !". Que sa vertu attire sur nous la protection de tous les dieux." Et chacun s'inclina, puis il reprit : "Ces dieux, je les remercie de m'avoir donné à la fin de ma carrière un ami si fidèle et si dévoué. Je sens que la vie veut sortir de mon corps. Avance, mon fils."

Zacatl s'avança dans une attitude humble et modeste, mais son cœur était gonflé d'orgueil, et des pensées rapides faisaient passer devant ses yeux tous ces biens qu'il allait posséder.

Rhaomazi poursuivit : "Zacatl, je n'ai point d'enfants, et nos lois me permettent de choisir mon héritier parmi mes serviteurs, dans ma famille d'adoption. Qui mieux que toi pouvait mériter cette préférence ? Qui plus que toi était digne de succéder à mon pouvoir et à mes richesses ? Ma première pensée fut de payer ainsi tes services et d'assurer le bonheur de mes vassaux. Ces biens que j'ai possédés, dis un mot, ils sont encore à moi. . . . Mais je viens d'apprendre que, poussant jusqu'au bout ton dévouement sublime, tu ne veux point quitter ton père, et que. . . si je meurs. . . tu mourras avec moi. Qu'il en soit ainsi ; j'y consens ; il me sera doux de ne point me séparer de celui qui m'aima tant. J'ai vu deux des